

L'ÉDUCATION CITOYENNE COMME PROCESSUS DE COMPREHENSION ET DU PARTAGE DES SAVOIRS.

ROMAIN BIEVER

Objectif Plein Emploi asbl

Abstract :

Si la vie des humains en société était construite sur quatre besoins élémentaires qui sont : la reproduction, la subsistance, la protection et l'information/repérage (Viveret, 2007) et si nous acceptons que ces quatre notions trouvent leurs prolongements naturels dans le désir, ce qui nous permet de parler de reproduction/amour, de subsistance/ richesse, de protection/pouvoir, et d'information/sens, connaissance, nous constaterions que l'élément moteur de l'action humaine est fortement lié à la passion.

Le changement essentiel que doivent ainsi subir les professions sociales réside donc dans leurs capacités de pouvoir construire sur la notion de la passion (incertitude) et non sur la notion de la compassion (certitude). Tout comme la recherche scientifique doit s'ouvrir à l'incertitude de la connaissance en faisant de la compréhension un moyen ainsi qu'une fin de la communication humaine (Edgar Morin, 1999).

Ce sera par le partage des savoirs (l'éducation citoyenne) lequel demande une compréhension originelle et un entendement nouveau sur la nature des biens et des services (Calame, 2004), qu'un tel degré de compréhension entre humains peut-être atteint.

Avant-propos.

Il est proposé dans cette contribution de voir s'il existe des corrélations entre les thèses de Patrick Viveret, d'Edgar Morin et de Pierre Calame, dont les points de départ sont très différents et pas forcément liés, en s'accordant sur un dénominateur commun et déclencheur, appelé ici la notion du « désir systémique » pour voir si une cohésion sociale innovante et fondatrice est descriptible. De voir par la suite dans quelle mesure une telle approche conceptuelle peut se baser sur l'éducation citoyenne comme un élément porteur et transversal et en quoi elle peut influencer sur la nature des professions sociales.

Pour chacune de ces trois thèses nous partons d'une notion-clé, liée à la thèse respective, laquelle est déclinée à travers quatre notions subordonnées.

A chaque fois, nous verrons que trois des quatre notions subordonnées peuvent être attribuées à ce qui sera dénommé ici le couple « vie-passion » et l'une des quatre au couple dénommé ici « survie-compassion ».

Il est proposé également que le couple « vie-passion » soit assimilé avec l'idée des relations humaines (l'être) et le couple « survie-compassion » avec l'idée d'une organisation économique (l'avoir).

Pour en arriver à une cohésion sociale innovante et fondatrice.

D'après Viveret la nature de l'homme peut se définir à travers la représentation de ses « besoins élémentaires », Morin nous propose de réfléchir sur « l'éducation du futur » et

Calame reprend la notion du « partage » pour entrevoir les défaillances dans notre organisation cohésive et notre aspiration à un bien-être collectif.

Le couple « vie-passion ».

Premièrement, en ce qui concerne le couple « vie-passion », nous disposons de la notion des « besoins élémentaires de l'homme », qui sont la reproduction, la protection et l'information. Dans le cas de « l'éducation du futur » ce seraient la compréhension, l'incertitude et l'erreur. Pour le concept du « partage » nous parlerons de biens et de services qui se détruisent en les partageant, qui se divisent en les partageant ou qui se multiplient en les partageant.

En soumettant ces différentes notions subordonnées à la logique amplificante du désir, qui devient dès lors systémique et puis en les croisant en partant des différentes approches, nous pourrions reformer de nouveaux ensembles interprétatifs.

Dans le premier cas, la reproduction engendre l'amour, s'associe avec la compréhension, laquelle produit du relationnel mais aussi de la dépendance et également avec le partage qui multiplie (le partage des savoirs, par exemple).

Dans le deuxième cas, le besoin de protection peut produire du pouvoir, s'associe avec l'incertitude qui s'accorde avec l'insécurité et également avec le partage qui peut être destructif en imaginant que l'environnement écologique soit tellement parcellisé que la survie des espèces devient impossible.

Dans le troisième cas, l'information peut nous apporter des connaissances, mais aussi du sens erroné. Elle s'associe avec l'erreur qui risque de nous priver de lucidité et produit de l'illusion et avec le partage qui est divisible si on considère que des ressources sont en fait abondantes mais limitées aussi, comme l'eau par exemple.

Il s'ensuit de cette approche croisée que l'amplificateur « désir » nous renseigne bien sur les pièges qui peuvent être inhérents à la notion du couple « vie-passion » et que cet élément désir pourrait jouer le rôle de garde-fou dans la construction de l'organisation cohésive.

Mais cette approche nous permet également d'en déduire des réflexions y afférentes qu'on peut même qualifier d'un ordre socio-géographique.

Ainsi, l'on voit dans le premier cas des notions croisées, que les résultats amplifiés nous suggèrent notamment des sensations salutaires et qui concerne plutôt des noyaux humains que l'on croit saisir dans toute son étendue, comme la famille ou la dimension locale, mais qui ne doivent pas nous renvoyer d'office à une idée d'idylle absolue.

Dans le deuxième cas, il nous est possible d'entrevoir les risques qui peuvent émerger si l'on ne se méfie pas des grands mouvements de masse, qui se passent de plus en plus à une échelle mondiale et qui peuvent dérailler et au pire des cas prendre des formes totalitaires.

Dans le troisième cas, nous pouvons pressentir le poids de la responsabilité individuelle dont chacun est porteur dans son environnement, soit-il local ou mondial et où nous sentons actuellement que nous sommes plus ou moins forcés à agir selon les principes du « chacun pour soi » à tous les niveaux.

En résumé, nous disposons par conséquent d'une représentation qui inclue dans ces différentes conceptions tout autant le bien que le mal et dont l'orientation dépend fortement de la nature et des tendances de l'amplificateur désir. Ce sont ainsi souvent des actes passionnels, individuels ou collectifs, qui déterminent le cours des évolutions sociétales. Tous ces phénomènes ont également une autre caractéristique commune : ils sont de la nature du doute et requièrent l'art de la compréhension et du partage des préoccupations communes pour s'approcher de solutions envers des risques éventuels.

Cet ensemble, qui est de la dimension de l'« être » sera dans le contexte de cette contribution l'une des deux parties déterminantes pour développer les nouvelles orientations à proposer pour les professions sociales.

En effet, si le cours des évolutions est déterminé par des actes passionnels nous verrons que les sciences sociales arrivent très bien à décrire les phénomènes en soi mais peinent à s'aventurer dans la recherche des causes de ces phénomènes. Pour y arriver et avoir une vision intégrale de l'arrière-plan il faudra inclure, à valeur égale, le concept du couple survie-compassion.

Le couple « survie-compassion ».

Pour analyser l'idée du couple « survie-compassion » nous pouvons construire sur le contexte développé ci-dessus.

Si nous avons conclu que le concept « vie », aussi bien dans ses formes heureuses que malheureuses, est fortement façonné et influencé par les actes passionnels, il est postulé ici que pour le concept « survie » des hommes les dispositions originaires sont de nature différente et sont développées à partir d'un comportement ancré dans la compassion.

Donc, deuxièmement, au sujet du couple « survie-compassion » et en y attribuant l'amplificateur désir, nous reprenons la notion des « besoins élémentaires de l'homme » pour caractériser le couple subsistance-richesse, pour la notion de « l'éducation du futur », il est proposé le couple rationalité-certitude et pour la notion du « partage », elle est déterminée à travers les biens et services de production et qui sont divisibles.

Par rapport à la subsistance nous sommes renseignés sur un besoin de l'homme qui est de s'assurer de sa survie en favorisant l'accumulation de matières essentielles en produits et services, mais aussi en matières symboliques, comme l'argent et justement non seulement pour garantir sa survie immédiate, mais bien dans une attitude de prévision temporelle. Nous en arrivons ainsi à la notion de richesse et où la thésaurisation en tant que désir en est l'amplificateur. C'est un choix délibéré concernant la survie, guidé par une peur omniprésente par rapport à un manque quelconque éventuel et parle ainsi fondamentalement d'une forme de compassion vis-à-vis de soi-même.

Par rapport à la rationalité il apparaît que notre façon de penser et de réfléchir recherche en permanence des systèmes à repères qui nous paraissent logiques, peuvent déterminer de manière optimale nos actions et nous mènent à nous conforter dans une certitude évidente par rapport à nos agissements. Si ce désir de la certitude devient ainsi l'épine dorsale pour avancer dans notre vie comportementale, il s'ensuit que nous sommes bien conscients que le danger de la peur du délire qui peut nous gagner est bien réel et qu'encore une fois se sera une forme de compassion envers soi-même qui va se manifester et nous interdit sciemment de

mettre nos comportements et nos actions en doute. Cela reste toutefois aussi une question d'un choix individuel.

Par rapport aux biens et services de production divisibles nous constatons que la nature des biens et services partageables change. Dans le cas du couple vie-passion nous avons parlé de biens et de services partageables qui sont d'un ordre universel comme les savoirs, l'équilibre écologique où encore les ressources naturelles. Dans le concept du couple survie-compassion nous rencontrons le principe de la production réalisée par les hommes. Cette nouvelle donne responsabilise l'homme d'office pour les résultats de sa démarche et il lui incombe raisonnablement aussi d'accepter qu'il est dans une situation où il a la faculté de choisir ce qu'il veut produire et combien il veut produire. Par la suite il a également le choix et le désir d'intervenir sur les possibilités et formes de possession, de répartition ou de partage de sa production et nous en venons au concept organisationnel du marché. Dans un tel environnement l'homme, avec son ambition de survie et son désir d'accumulation de richesses, se retrouve, à travers la peur existentielle d'une infirmité quelconque par rapport à ses aspirations, dans une situation de compassion permanente envers lui-même.

En résumé, dans les trois cas, le désir dans ce contexte de la représentation de la compassion se définit à travers l'importance qu'on peut attribuer à son propre ego et qui est construit sur la notion de la certitude, ce qui implique corolairement la mise en opposition de sa personne à autrui. Il s'ensuit également que la possibilité du choix individuel par rapport aux enjeux définis est toutefois ubiquitaire, construite sur la peur de l'autre, et ne peut être considérée comme innocente. Enfin, l'on constate qu'à chaque fois il est à noter que la dimension de l'« avoir », soit-elle intellectuelle ou matérielle, apparaît comme un fétiche personnel.

En fait nous avons réuni ainsi les éléments de fondement de nos systèmes de marché, donc de notre description de l'économie et en utilisant le principe de l'amplificateur du désir nous en arrivons même à décrire le fonctionnement de l'économie sous sa forme dogmatique actuelle et qui est de l'ordre du néolibéral.

Ceci nous permet de dire qu'une économie saine devrait construire sur une toile de fonds qui considère aussi bien les éléments concernant le couple « vie-passion » que le couple « survie-compassion ». Si l'économie, dans son fonctionnement mécanique, ne s'intéresse qu'aux éléments traités dans le couple « survie-compassion », nous l'avons vu, le désir systémique, le moteur donc, est la peur et elle est liée à la notion de l'« avoir ».

Le nouveau couple qui émerge est donc celui de la « compassion-peur » et s'oppose à un couple issue de la représentation « vie-passion » qui a été décrit dans son contexte comme « passion-doute » et est lié à l'« être ». Cette dernière constatation nous permet de venir aux conclusions suivantes :

Si la peur, qui est en quelque sorte une grande fabrique d'erreurs, est le moteur qui fait fonctionner nos économies, l'économie en tant que discipline ne peut être une science exacte.

De l'autre côté, si le doute nous guide dans notre vie comportementale, nous en arrivons à éviter nombre d'erreurs et les sciences sociales acceptent assurément l'imperfection de leurs propres raisonnements et corolairement ne prétendent pas à être une science exacte.

Si les deux univers décrits, le couple vie-passion et le couple survie-compassion, nous mènent donc au résultat qui met les réflexions aussi bien que les actions des hommes sur des

fondements qui ne sont pas construits sur des certitudes, nous pouvons dire que la compréhension commune de nos doutes est l'authentique savoir et est le véritable moteur qui peut être à la base d'une cohésion sociale innovante et fondatrice.

L'économie du savoir, une économie solidaire.

Sur la toile de fond définie plus haut, la question, si l'éducation citoyenne est une forme d'économie construite sur la solidarité et le partage se pose notamment par rapport à ce qu'on nous essaye de faire comprendre en nous prédisant que le 21^{ème} siècle sera le siècle de la société du savoir et de la communication.

Si cette vision de notre société de demain peut donner du sens il s'avère essentiel d'avoir conscience du fait que le fonctionnement actuel et l'évolution en cours de nos systèmes intra-sociétaux ont la particularité de nous mettre en difficulté par rapport à une conjugaison heureuse de nos ambitions concernant la cohésion en générale. En fait, nous devenons de plus en plus incapables d'associer nos aspirations de nature économique à nos désirs de nature relationnelle.

Deux possibilités peuvent s'offrir dans de telles circonstances à l'évolution future de nos sociétés du savoir et de la communication.

Ou bien, l'économie, dans le sens d'une application fondamentaliste du tout marché va prédominer et risquera d'accaparer progressivement tous les autres héritages humains et généralement culturels et se saisira inévitablement aussi des savoirs.

Ou bien, l'économie, dans son sens originaire qui est l'art d'utiliser au mieux toutes les ressources, prévaudra et posera la question des nouvelles corrélations entre les mécanismes du marché et les envies relationnelles des humains.

Partant, l'on peut invoquer que dans le premier cas est désigné un monde matériel où la satisfaction des humains en biens et services marchandés devient la clé et le seul moyen approprié pour garantir un bien-être global. Ce qui provoque inévitablement chez l'individu l'attitude du chacun pour soi.

Tandis que dans le deuxième cas la satisfaction provient d'un état où règne un certain équilibre entre l'importance attribuée aux envies relationnelles et les besoins matériels. Ce qui demande à chaque individu une attitude du partage.

Dans les deux cas, toutefois, l'on retrouve un dénominateur commun qui est très légitime et qui est le désir. Le désir d'être « riche ». Riche en pratiques relationnelles qui concernent la vie et riche en biens et services qui concernent la survie.

Ce désir, s'il repose sur les deux formes d'aspirations qui concernent la vie et la survie, équitablement et simultanément, ne peut se nourrir que d'une envie positive et dès lors, peut être défini comme une passion qui aura comme effet corollaire le partage des nouvelles richesses.

Si nos modes de production de biens et de services seront dans le futur libérés de plus en plus de ce qu'on appelle le dur labeur et seront repris de plus en plus par des dispositifs mécanisés

et informatisés, le travail des hommes, pour leur vie et pour leur survie, demandera de plus en plus un partage de leurs savoirs.

L'organisation de ce nouveau travail, qui est de l'ordre de la bonne utilisation des ressources relationnelles et intellectuelles devient ainsi le grand enjeu pour nos démocraties du futur, le partage de l'information à travers internet, espace que l'on pourrait remplacer dans ce contexte aussi par tout autre lieu à dimension locale, étant un exemple concret.

Mais justement cet exemple, qui a des effets aussi bien locaux que mondiaux, ne peut être un bon exemple que si les pièges mentionnés dans la première partie, comme pour le couple « vie-passion » où est mentionné l'effet de grands mouvements de masse qui peuvent mener à des dérives totalitaires, mais aussi pour le couple « survie-compassion » où un colportage de certitudes et de convictions peut mener en erreur et, pour exemple, en catastrophe écologique toute l'humanité.

L'intelligence, construite sur le doute et les incertitudes par contre ne saurait se réaliser que par une participation avertie et collective et qui devient ainsi une économie du savoir construite sur une attitude profondément solidaire dans ses aspirations humaines.

Cette intelligence collective par laquelle chacun devient co-constructeur des nouveaux environnements économiques est certainement une qualité sensiblement démocratique qui appartient aux citoyens qui, eux, doivent trouver ainsi un nouveau champ d'expression, d'entraide, de négociation et de réflexion, critique et constructif.

C'est là l'essence même de ce qui est appelé « éducation citoyenne ». Elle comporte donc aussi bien tous les éléments liés au couple « vie-passion » en usant de son droit de réfléchir et de s'exprimer, que de son droit lié au couple « survie-compassion » qui est idéalement d'engager l'action et de même la production non-construite sur les certitudes.

De la nature des professions sociales.

Il est proposé ici la réflexion critique que les sciences et les professions sociales sont dans un dilemme qu'on pourrait décrire en disant que seul l'autorité, c'est-à-dire la certitude, leur permet de légitimer leur travail, mais lequel demanderait en fait une attitude bienveillante de compréhension d'incertitudes multiples et où le doute serait omniprésent.

Ce dilemme des sciences et professions sociales est certainement moins important par rapport à l'ambition qui concerne la compréhension et l'analyse des enjeux universels, humains et sociétaux, que dans son ambition concernant sa vocation d'y apporter des solutions et d'intervenir par l'assistance et l'aide, en considérant toutefois aussi que ces apports ont un caractère, à tort ou à raison, profondément humain et altruiste.

En ce qui concerne le premier volet, celui de la compréhension et de l'analyse, il apparaît qu'à travers les différentes écoles sur le sujet on peut toutefois retenir qu'un dénominateur commun existe dans le sens ou on retient sommairement qu'est considéré l'individu social et qui est mis en relation avec le groupe social et l'impact que cette occurrence a sur le fonctionnement de nos sociétés.

Le travail d'analyse et de compréhension des individus et groupes sociaux se limite toutefois trop à un travail d'observateur et les résultats prennent la forme de conclusions basées sur les

éléments développés ici dans le contexte « vie-passion ». Dans ces circonstances, tout ce qui concerne la passion est retenu et analysé et est mis généralement en rapport ou en contradiction même avec l'autre contexte qui est celui de la « survie-compassion ».

C'est la l'une des principales raisons qui créent le dilemme. En juxtaposant ces deux contextes pour comprendre les fonctionnements humains et sociétaux, l'homme est de facto privé d'un atout d'une importance essentielle, de sa responsabilité globale. La responsabilité lui est attribuée certes pour ce qui concerne son comportement individuel et dans le groupe social, mais il ne devient que dérisoirement responsable pour les systèmes sociaux dans lesquels il vit.

Le rôle de l'observateur devient ainsi un travail fixé sur le comportement des hommes dans un système donné et le prive de fait d'une analyse de cause à effet, pourtant essentielle.

Les effets liés au comportement de l'homme ont des causes et elles sont ancrées dans le système social dans lequel il vit et c'est lui-même aussi qui est le constructeur ou co-constructeur de cet environnement. Donc il en est responsable et acquiert ainsi obligatoirement le droit d'intervention.

Ce droit d'intervention devrait être alors également une obligation d'action pour les sciences sociales en considérant que les recherches sur les causes les légitimeraient, ou plutôt les obligerait, à prendre des responsabilités et des positions par rapport aux systèmes sociaux et qui pourraient servir à alimenter des nouveaux contenus au niveau d'autres professions sociales à l'écart de la recherche, mais souvent plus proche des hommes et de leur environnement social.

En effet, ces professionnels sociaux, proche des individus et des groupes sociaux, travaillent dans un espace où l'univers des savoirs mis à disposition par la science est souvent un éventail d'informations sur les comportements insuffisants et erronés des hommes. Ceci est dramatique dans le sens que ces intervenants disposent dès lors d'une mallette d'outils leur conférant une position ou leurs savoirs deviennent des certitudes et ne peuvent que servir à (ré)orienter les passions égarées et les comportements douteux d'autrui.

Ainsi, dans le cas du travail social appliqué il devient clair qu'on n'intervient qu'avec des certitudes sur des aspects liés aux comportements des hommes l'on ne peut satisfaire, ni l'émetteur ni le récepteur.

Ce qui est plus dramatique encore, c'est que cette qualité de la certitude est automatiquement amplifiée dans un rapport avec autrui qui, par déduction, ne peut être en possession de la même certitude, pour déployer inévitablement un sentiment, qui est dans ce contexte global, de l'ordre de la compassion et appartient paradoxalement au couple « survie-compassion », donc de la notion de l'avoir.

En supposant que le travail proprement dit des professions sociales concerne le bien être de l'homme, nous devrions, par contre, nous retrouver dans une situation qui tienne compte avant tout de la notion de l'être.

Cette contradiction profonde nous emmène dans une relation entre émetteur et récepteur, laquelle devient ainsi quasi-économique dans sa nature. En sachant, que tout en essayant de faire un travail sur la vie, les passions et de par là sur l'être d'autrui, on use, pour y arriver, de

la représentation de l'environnement de l'avoir, donc de l'environnement économique dans son état actuel. Il faut se rendre compte que cet état des choses est dû à la circonstance que la représentation de l'avoir, de l'environnement économique ainsi que du couple survie-compassion est l'unique schéma vérifiable et contrôlable pour une situation donnée dans un environnement donné à un moment précis.

Trompeusement ce système de repères devient le plus évident pour orienter tout travail d'aide et d'assistance et cela parce qu'avec l'utilisation de ce schéma comme base de travail, on peut même rester dans des logiques d'approches qui permettent de se poser des questions fondamentales sur nos systèmes d'organisations collectives. Mais dans son application, cette approche envers des changements individuels ou collectifs, reste neutre dans le sens qu'elle évite de travailler les causes intégrales d'un certain état d'âme de l'homme par rapport à son environnement lequel est apparemment ancré dans ce que nous avons défini comme un système de certitudes.

Ainsi on est donc bien loin d'une attitude de partage des doutes ou de visions divergentes, donc d'une compréhension mutuelle. L'erreur réside ici dans le fait qu'on use du concept « vie-passion » pour solutionner des problèmes liés au concept de « survie-compassion », ceci en s'appuyant exclusivement sur une argumentation « éthique » qui serait issue de ce dernier concept.

Ce qui se passe effectivement, c'est que l'émetteur se trouve dans une logique de travail où il ne transmet pas un savoir global sur la notion de l'être, mais une proposition de comportement concernant la survie et qui se rattache à la représentation de l'avoir. Autrement dit, le travailleur social agit sur l'être d'une personne pour lui permettre de mieux se retrouver dans l'univers de l'avoir et de la compassion envers soi-même.

Dans un tel contexte est évidemment posée la discussion si les professions sociales doivent continuer à construire sur un patrimoine qui les met dans une position d'un traitement de leur univers d'intervention construit sur la notion de la compassion, laquelle favorise le changement du comportement de l'homme. Ou si elles doivent changer et s'engager dans une voie qui fait de leurs missions des métiers axés plutôt sur un engagement favorisant comme approche la passion et qui implique de rendre l'homme capable d'agir concrètement sur son environnement social, environnemental et économique.

Pour cela, la notion d'éducation citoyenne, ainsi que définie plus haut, pourrait être une voie à suivre en considérant ici aussi que le partage mutuel des doutes et des incertitudes dans une approche globale représente une vraie force d'action (empowerment) et peut nous renseigner sur l'essence même du travail social.

Bibliographie :

Patrick Viveret : Pourquoi ça ne va pas plus mal ? 2007, Fayard, Paris

Edgar Morin : Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur. 2006, www.agora21.org

Pierre Calame : La démocratie en miettes. 2003, Descartes, Paris